

TNS

Mineur non accompagné

En remplacement de *Îlots*

D'après

FOTBOOL de Sonia Chiambretto

Les Assiettes volantes de Yoann Thommerel

Adaptation, mise en scène et jeu

Yoann Thommerel et Sonia Chiambretto

Dates

Du vendredi 17 au samedi 25 mars 2023

Horaires

Tous les jours à 20h

sauf dimanche 19 à 16h

Relâche

Lundi 20 mars

Salle

Gignoux

Durée

1h10



Saison 22-23
Dossier de presse

© Alban van Wassenhove

Contact

TNS | Margaux Dulongcourty

03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10 | presse@tns.fr | m.dulongcourty@tns.fr

[#TNS2223](#) [#MineurNonAccompagné](#) [#YoannThommerel](#) [#SoniaChiambretto](#)

Photos en HD bit.ly/PRESSEMineurNonAccompagne

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 30 € | Billetterie 03 88 24 88 24 | tns.fr

[@TNS_TheatrStras](#) | [TNS.Theatre.National.Strasbourg](#) | [TNSGrasbourg](#) | [TNS](#) | [tns_strasbourg](#)

Sous l'égide des départements, il existe en France des centres d'accueil spécialisés de mineur-es non accompagné-es ayant fui leur pays. Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel, poètes pour la scène, fondateur·rices du g.i.g (Groupe d'informations sur les ghettos), se sont immergé-es dans l'un d'entre eux, situé dans un ancien centre de colonie de vacances au milieu d'une forêt normande. Comprendre la vie de ces mineur-es en errance, saisir les dimensions de ce qu'on appelle en sociologie « l'occupationnel », échanger, écouter : telle est l'amorce de ce projet théâtral dont la démarche documentaire est de mettre en récit la parole de jeunes personnes vouées au déracinement, à l'isolement et à la précarité, et aussi de celles et ceux qui travaillent dans le centre. Restituer poétiquement cette forme de vie collective dessine un geste politique : interroger l'acte d'hospitalité censé animer cette institution et donner la parole à celles et ceux dont l'existence est placée sous le signe de l'invisibilité.

Sonia Chiambretto est écrivaine et metteuse en scène. Son œuvre pour la scène, attachée à la démarche documentaire et influencée par l'objectivisme poétique américain, est notamment publiée chez Actes Sud-Papiers (*CHTO, 12 Sœurs slovaques, Mon Képi blanc*), Nous (*État civil*) et L'Arche éditeur (*Supervision, Polices !, Gratte-ciel*). Yoann Thommerel est poète et metteur en scène. Ses textes, lorsqu'il ne les porte pas lui-même (poésie-action, performances) sont régulièrement mis en scène au théâtre. Il codirige avec Sonia Chiambretto la compagnie Le Premier épisode.

Générique

D'après

FOTBOOL de **Sonia Chiambretto** et
Les assiettes volantes de **Yoann
Thommerel**

Adaptation, mise en scène et jeu

Sonia Chiambretto
Yoann Thommerel

Assistant artistique

Pierre Itzkovitch

Scénographie

Marine Brosse

Lumière

Neils Doucet

Son

Simon Anquetil

Régie générale

Nicolas Barrot

Photographies

Maxence Rifflet

Michaël Quemener

Dates

Du vendredi 17 au samedi 25 mars 2023

Horaires

Tous les jours à 20h
sauf dimanche 19 à 16h

Relâche

Lundi 20 mars

Salle

Gignoux

Durée

1h10

Création le 7 décembre 2022 à la Comédie de Caen - Centre dramatique national

Production Le Premier épisode, La Comédie de Caen - Centre dramatique national

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles de Normandie

Production et administration Fanélie Honegger

Note d'intention

Les départements français ont en charge la protection de l'enfance et à ce titre l'accueil et l'accompagnement des mineurs non accompagnés (M.N.A.) qui ont fui leur pays.

Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel, voix marquantes de la poésie et membres actifs du Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g), ont partagé la vie d'un groupe réuni dans l'un de ces centres d'accueil spécialisé, établi dans les murs d'un ancien centre de colonie de vacances au milieu d'une forêt reculée en Normandie.

Souvent dans l'attente de la certification de leur minorité, expertise médico-légale controversée s'appuyant sur l'Atlas de Greulich et Pyle - examens de la main, du poignet, des parties génitales, du système pileux et de la dentition - des dizaines de garçons entassés dans des petites chambres pleines de lits superposés rêvent d'une vie meilleure.

Une jeune fille aussi, la seule à avoir droit à une chambre personnelle et à un verrou sur sa porte, rêve, elle, de devenir pâtissière. De ces journées passées ensemble à communiquer avec les moyens du bord, à manger du riz pimenté, à regarder des clips de rap sur l'écran géant du foyer, à apprendre à jouer au cricket sur le terrain de basket avec les Pakistanais, à se raconter la peur des sangliers qui peuplent la forêt ou celle des incertitudes qui font l'avenir, est née chez Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel l'envie d'écrire deux portraits croisés : celui du directeur du centre et celui d'un jeune mineur isolé mis à l'abri.

À travers ces portraits, c'est la vie d'un groupe qui se dessine. Des individualités que rien ne dessinait à réunir, soudainement prises dans les mêmes rouages administratifs *d'une hospitalité à la française*.

Novembre 2022

Extrait

« Les jeunes se plaignent une nouvelle fois qu'il n'y a pas d'activité, mais ils n'en proposent pas pour autant quand on leur demande de le faire. La « boîte à idées » est restée vide. Les jeunes ne sont pas d'accord sur le fait de fermer les chambres pour 14h pendant les vacances.

Pour l'hygiène, les jeunes aimeraient avoir des gels douches plus grands. Les jeunes aimeraient avoir un parapluie individuel et non des parapluies en libre-service. Comme ça, si un jeune perd son parapluie, c'est de sa faute et il n'en aura pas d'autre.

Les jeunes demandent où cela en est pour le coiffeur ? Les jeunes demandent s'ils peuvent avoir du thé en libre-service ? Les jeunes demandent aussi si les heures du petit-déjeuner du week-end peuvent être décalées, et passer de 9 heures à 10 heures. Ce sujet n'a pas fait l'unanimité car certains jeunes préféreraient qu'il soit décalé à 11h00.

Quand on leur dit que ça ferait un petit-déjeuner trop proche du déjeuner, les jeunes disent qu'ils ne voient pas le problème.

Le terrain de foot est trop glissant pour les jeunes, ils demandent qu'on le bétonne (comme un City stade).

Plusieurs jeunes ne veulent plus aller à l'équitation car il semblerait que cela ne se passe pas très bien avec la monitrice. Ils lui reprochent notamment de ne pas dire : « bonjour », « s'il vous plaît » et « merci ».

Les jeunes n'aiment pas les Flanby et les liégeois chocolat. Ils préfèrent les yaourts au sucre ou aux fruits et les petits suisses. Il semblerait judicieux de ne proposer qu'un genre de yaourt afin d'éviter les

conflits. Les jeunes aimeraient avoir des manettes supplémentaires pour la PlayStation ainsi que de nouveaux jeux car ils se lassent de Dragon Ball Z.

Ils préféreraient jouer à des jeux de combat et surtout à FIFA. Les jeunes attendent toujours la télécommande pour la télé. Les jeunes demandent ou en sont les travaux du 1^{er} étage. En effet, certains jeunes en ont marre d'être 8 par chambre et souhaiteraient pouvoir récupérer leurs chambres en bas.

Les jeunes souhaitent améliorer le « Kit Hygiène » avec de la crème Nivéa, un gant de toilette, une brosse à cheveux et des soins pour les cheveux après la douche. Les jeunes voudraient avoir plus d'informations sur les prochains transferts qui auront lieu vers le nouveau Centre. Ils préfèrent rester ici, même s'ils n'aiment pas trop.

Certains jeunes ont des problèmes de chauffage ou de volets dans leur chambre. Ils demandent si on peut trouver un système pour mieux signaler ce type de problème. Les jeunes nous ont reproché de ne plus avoir accès à Netflix sur la télé et de ne plus pouvoir se servir des ordinateurs du foyer.

Plusieurs jeunes aimeraient avoir un abonnement à des chaînes sportives pour regarder les matchs de foot. Les jeunes souhaitent que leurs anniversaires soient fêtés, même simplement, par exemple qu'on leur chante HAPPY BIRTHDAY. Les jeunes demandent de pouvoir changer le thé nature pour avoir à la place du thé vert à la menthe. Les jeunes demandent à quoi ça sert d'accueillir deux écrivains en résidence, ils préféreraient aller voir un match au Stade Malherbe. Les jeunes demandent, c'est qui Malherbes ? »

Entretien avec Sonia Chiambretto et Yoan Thommerel

***Mineur non accompagné* est un spectacle qui s'inscrit dans un processus au long cours puisqu'il s'agit du deuxième volet d'une trilogie. Comment s'intitule-t-elle ? Pouvez-vous nous exposer l'ensemble de cette trilogie ?**

Il s'agit de *La trilogie des frontières invisibles*. Le premier volet est *Îlots*, créé en mars 2021 à la Comédie de Caen – Centre dramatique national de Normandie. Il était directement issu du travail d'enquête que nous avons mené sous la bannière du groupe d'informations sur les ghettos (g.i.g.). *Mineur non accompagné* est donc le deuxième volet, créé lui aussi à la Comédie de Caen en décembre 2022. Le troisième volet, pour le moment sans titre, portera sur les relations amoureuses et tout ce que génère aujourd'hui leur redéfinition, entre déconstruction radicale des codes et assignations de genre et retour à un certain ordre moral.

Comment est né le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g.) ?

Le g.i.g. est né il y a cinq ans, dans le 93 [département de la Seine-Saint-Denis], le troisième département le plus pauvre de France, après La Réunion et la Martinique. La Seine-Saint-Denis, c'est aussi le département le plus jeune de France métropolitaine. On savait qu'on allait passer beaucoup de temps là-bas, en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers [lieu dédié à tous les champs de la création artistique et créé en 1993. Il est situé au 41 de la rue Lécuyer à Aubervilliers, dans une ancienne usine de roulement à billes]. On a réfléchi en amont à une modalité de rencontre qui nous permette d'amorcer un vaste chantier de réflexion et de création collectives sur des sujets qui nous tiennent très à cœur et qui concernent, pour le dire un peu vite, la manière dont le monde dans lequel on vit produit, entretient et ne cesse d'augmenter les inégalités, la précarité. On avait une conviction forte : on se disait qu'on devait surtout se méfier de nos propres représentations, du regard qu'on portait sur ce territoire. Très tôt on a eu l'idée de travailler autour d'un mot, le mot « ghetto ». On a commencé par faire ensemble un travail de lexicologie avec les habitants, les artistes et les chercheurs qui nous ont rejoints. D'où vient ce mot ? Quelle est son histoire depuis sa première

utilisation à Venise où il a désigné à partir de 1516 le quartier dans lequel les autorités vénitiennes obligeaient les Juifs de la ville à vivre.

Aujourd'hui, son sens est-il le même dans la bouche d'ÉTIENNE et dans celle du ministre de l'Intérieur ? Ce mot a été un formidable embrayeur. Il nous a mis en travail. On avait aussi à l'esprit une expérience militante et intellectuelle qui nous a profondément marqués tous les deux, celle du Groupe d'information sur les prisons, le GIP. C'est un groupe qui a été créé en 1971 par des philosophes, des intellectuels comme Michel Foucault, Pierre Vidal-Naquet ou Gilles Deleuze, des professionnels du monde carcéral, des travailleurs sociaux, d'anciens détenus, des avocats, des familles de détenus, etc. À cette époque, ce qui se passait à l'intérieur des prisons était très opaque. Le GIP s'était donné pour mission de permettre une prise de parole directe des détenus. Ils ont eu l'idée d'écrire un questionnaire et de l'adresser directement aux prisonniers, avec la complicité des familles ou des avocats, sans celle, évidemment, de l'institution pénitentiaire. Les prisonniers étaient invités à répondre à des questions très concrètes sur leur mode de vie, leur accès aux soins, leurs lectures, ce qu'ils mangeaient... Les réponses étaient ensuite exfiltrées et traitées, elles ont notamment servi à l'écriture de brochures publiées sous le titre *Intolérable* [rassemblées et republiées par les éditions Verticales en 2013].

Cette expérience a modifié en profondeur le regard qu'on portait sur ces conditions de vie en prison. Et le seul fait que les prisonniers se posent ce genre de questions a activé chez eux des formes de prise de conscience. Cette dimension-là nous a intéressés : quand une question produit quelque chose chez celui à qui on la pose par le seul fait de la lui poser. On a voulu nous aussi écrire un questionnaire, mais pas à deux. On a voulu l'écrire de manière résolument collective. Un questionnaire poétique et frontalement politique qui permettrait de nous interroger, tous ensemble, sur les mécanismes d'exclusion et de repli.

Un livre est né de ces échanges, le *Questionnaire élémentaire* [publié en coédition par Les Laboratoires d'Aubervilliers et le g.i.g., 2017]. Comment est-il né ? Pourquoi et comment avez-vous voulu qu'il soit édité ?

Dès qu'on a commencé à écrire des questions, on a eu envie de les faire circuler, de voir ce qu'elles allaient provoquer. On voulait des réponses ! Alors, on a réfléchi avec le groupe à la manière de faire. Au début, le questionnaire, c'était simplement des feuilles A4 imprimées au photocopieur et agrafées. Mais on avait demandé à une graphiste qui avait intégré le g.i.g., Gabriele Cepulyte, de le mettre en forme, de réfléchir à une maquette. Une maquette qui laisse de la place pour des réponses. Les gens ont commencé à répondre comme ça, par écrit, directement sur les feuilles.

Faire un livre de ces questions, pour nous deux, c'était une manière de dire à tous ceux avec qui on les avait écrites : nos questions sont importantes, elles méritent l'importance et le soin qu'on donne habituellement aux textes qu'on écrit, à la poésie qu'on écrit, on va faire un livre. Ce livre, c'est soixante-dix-sept questions, numérotées, toutes positionnées en haut de page, et sous chacune de ces questions, du blanc. Beaucoup de blanc. Rares sont les livres qui s'autorisent à en laisser autant. Ça voulait dire quoi tout ce blanc ? Ça voulait dire qu'on attendait des réponses.

C'était une manière de dire qu'on attendait des réponses. On espérait que ce vide provoque quelque chose comme un appel d'air et ça a fonctionné. On a commencé à recevoir des réponses, beaucoup de réponses. Au début uniquement celles de gens qu'on avait rencontrés et puis, très vite, le questionnaire a circulé de manière autonome, on a commencé à recevoir des réponses de gens qu'on ne connaissait pas, c'était un peu la folie, on recevait des réponses sur des supports très différents, on nous envoyait des enregistrements audios, des vidéos, des jeunes gens avec qui on avait travaillé filmaient leur mère avec leur téléphone, leur petite sœur, leur grand-père, leurs ami-es.

On a commencé nous aussi à filmer, avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec nos ordinateurs, tous ceux qui souhaitaient répondre. Les gens voulaient répondre à une ou deux questions, parfois à toutes. C'est comme ça qu'est né le fonds documentaire du g.i.g, qu'on a commencé à utiliser pour créer différents types d'espaces fictionnels : des publications, des installations, des vidéos, des performances... Il s'agissait pour nous de mettre en récit et de poétiser les documents qu'on nous confiait. Aujourd'hui encore, on reçoit beaucoup de réponses. Le g.i.g. s'est implanté dans de nombreuses villes de France en cinq années d'existence et on essaie de créer de plus en plus d'antennes à l'étranger, on a des membres-relais

au Maroc, au Brésil, en Belgique...

Pourquoi avoir amené cette matière à la scène ? Est-ce que les Laboratoires d'Aubervilliers avaient déjà cette ambition au tout début du projet ?

Les Laboratoires d'Aubervilliers, c'est la pouponnière du projet. Notre première adresse. La seule ambition des Labos, et elle a été immensément importante, ça a été de nous accompagner, de nous faire confiance, de nous laisser faire, avec notre propre rythme, avec un mode opératoire qui s'inventait au fur-et-à-mesure, parfois dans une grande cohésion, parfois de manière plus conflictuelle. On n'était pas toujours d'accord sur la manière de faire, on a beaucoup discuté, c'est le lot de tout projet porté collectivement. Le groupe qu'on a créé était un groupe résolument « pluriel », polymorphe et hétéroclite. Il l'est toujours. L'enjeu, peut-être encore plus aujourd'hui qu'il y a cinq ans, c'est de créer des espaces de circulation de la parole, que les gens qu'on rencontre acceptent de nous parler librement, sans se brider, qu'ils entendent ce positionnement simple qui est le nôtre : ce que tu as à nous dire nous importe, quand bien même on ne serait pas du tout en accord avec tes idées ou avec ta manière de les exprimer.

Notre toute première pièce, *Îlots*, découle très directement de toute cette démarche. On n'avait pas du tout imaginé porter ce projet au théâtre quand on l'a créé. L'idée s'est progressivement imposée à nous. Souvent, on s'est retrouvés à lire le *Questionnaire élémentaire* tous les deux, en public, avec des micros. L'effet que ça provoquait sur le public nous a donné envie d'aller plus loin, l'envie de s'emparer de la profusion de réponses qu'il avait généré pour les porter à la scène. On a commencé à réfléchir à la manière de donner corps, littéralement, aux questions et aux paroles et événements que certaines d'entre elles déclenchent. Il fallait trouver sur le plateau les résolutions permettant de créer, le temps d'une représentation, un état de remise en question collective, critique et poétique. Cette pièce reposait sur un vrai défi : créer une expérience de partage avec les spectateurs, une expérience de théâtre intense et singulière dans sa capacité à impliquer chacun.

Nous avons travaillé sur ce projet pendant deux ans avec trois comédiens formidables qui se sont sentis très concernés par la démarche : Séphora Pondi, Julien Masson et Jean-François Perrier. Faire une pièce, c'était inventer une nouvelle modalité de circulation du questionnaire. Lui créer une nouvelle

chambre d'écho.

Pouvez-vous raconter la genèse de cette deuxième pièce de « La Trilogie des frontières invisibles » créée avec le g.i.g. : *Mineur non accompagné* ?

Tout fonctionne souvent par rebonds dans la naissance des projets portés avec le g.i.g. Le directeur d'un Centre d'accueil de mineurs non accompagnés, les MNA, avait vu une performance qu'on avait créée à Caen avec une vingtaine de comédiens à partir du *Questionnaire élémentaire*. Il a été immédiatement interpellé par la proposition et il nous a demandé de venir nous implanter dans le centre qu'il dirige. Un de ces centres financés par les départements français, où sont pris en charge, au titre de la protection de l'enfance, les mineurs isolés qui ont fui leur pays. On a dit oui.

On ne savait pas précisément ce qu'on allait pouvoir y faire. Dans le jargon de l'ingénierie culturelle, on appelle ça des « résidences immersives ». Sur place, on a fait ce qu'on fait toujours : écrire ensemble, cuisiner ensemble, manger ensemble, regarder des clips sur YouTube ensemble, rigoler ensemble, écouter, beaucoup... Ce n'était pas toujours simple à cause de la barrière de la langue. Certains jeunes ne parlaient ni français, ni anglais. Certains écrivaient très bien, d'autre plus difficilement. Les jeunes exilés sont très solidaires entre eux, même s'il peut y avoir des tensions fortes entre les groupes communautaires. On a rencontré des jeunes garçons formidables, et aussi une jeune fille formidable, Marie, qui était la seule à avoir le droit à une chambre individuelle, avec un verrou à sa porte.

On s'est beaucoup interrogé sur la manière dont ils étaient pris en charge par la France. Une hospitalité à peu de frais, un peu dissimulée au milieu de la forêt, à l'abri des regards. Une hospitalité pleine de suspicion. Il y a des enjeux très forts autour de l'âge des MNA, qui n'ont plus du tout les mêmes droits s'ils sont reconnus majeurs. Des tests médicaux sont détournés à des fins de police administrative, c'est le fameux examen d'âge osseux, un examen dont l'usage reste très critiqué par la communauté scientifique qui ne lui reconnaît aucune fiabilité.

Les jeunes gens déclarés mineurs doivent quitter le Centre où ils résident, ils se retrouvent souvent à la rue, avec une « obligation de quitter le territoire français », les fameuses OQTF, c'est d'une violence inimaginable. Une violence face à laquelle on a tendance à détourner le regard.

S'ils sont reconnus majeurs, ça devient une catastrophe pour eux, certains se retrouvent dans une situation de grande détresse psychologique. Ces jeunes qui ont simplement rêvé un jour d'une vie meilleure et qui se sont fortement impliqués dans le développement d'un projet sur le territoire français, dans l'apprentissage de la langue et d'un métier, on leur dit soudainement que c'est fini, qu'on ne veut plus d'eux ici. Ça nous a beaucoup choqués. Soudainement ce n'était plus des histoires abstraites, pour nous, ces histoires, c'étaient celle d'Abdoulaye, celle de Moussa ou celle d'Ousmane, des jeunes garçons qui nous avaient accueillis avec beaucoup de chaleur et de générosité dans leur Centre, des jeunes garçons qui pour certains d'entre eux étaient devenus nos amis.

En travaillant à partir d'une expérience dans un Centre pour mineurs non accompagnés, j'imagine que vous vous êtes posé la question de la langue à différents égards : comment transformer la parole des autres en écriture, que restituer, quels idiomes utiliser, quels discours faire ressortir, comment garder la singularité de vos langues... Quelle a été l'impulsion du projet ?

Questions complexes qui mériteraient de grands déploiements nuancés.

Notre démarche, c'est d'abord celle du passage par la fiction, de la mise en récit de ce qu'on a vu, entendu, vécu avec le groupe et avec chaque personne. Devant nos ordinateurs, on redevient écrivains, poètes. La mise en récit et la poétisation du témoignage, qui passent beaucoup chez nous par le montage de textes, doit permettre, c'est en tout cas l'ambition qu'on se fixe quand on écrit, de réentendre ces histoires. Des histoires qu'on n'entend plus, parce qu'elles ont été usées, comme vidées de leur sens, par les médias, par les discours politiques, par les mobilisations molles pleines de bonne conscience stérile sur les réseaux sociaux. Il s'agit en quelque sorte de requestionner le réel par le moyen de la fiction et de la poésie.

Quand on est arrivés dans le Centre, notre première idée, c'était d'imaginer quelque chose avec les jeunes gens qu'on allait rencontrer, monter une performance collective avec eux. On s'est heurtés à une impossibilité administrative. Les groupes sont très volatiles dans ce type de Centres. Et puis il faudrait un accompagnement important, une volonté politique, des financements. Ce spectacle s'est créé dans une forme de pauvreté qu'on déplore, non pas pour nous-mêmes, mais pour

tous ceux avec qui on a travaillé. Dans ces Centres, la précarité concerne tout le monde, les mineurs accueillis, les éducateurs qui les encadrent, le contenu des assiettes... On remarque qu'elle finit toujours par contaminer l'économie dans laquelle se montent les projets impliquant des artistes. Peu de moyens sont débloqués pour ce type de projets

Pourquoi avoir choisi de placer en filigrane la présence des auteurs dans ce texte ? Et pourquoi avez-vous décidé de porter vous-même cette parole au plateau ?

On n'était pas du tout à l'aise avec l'idée de la représentation. On ne voulait pas demander à un comédien de « jouer » un mineur non accompagné, de l'« incarner », c'était hors de question. Quand on décide d'aller nous-mêmes sur la scène, la question de la représentation est forcément déplacée. Deux poètes sur scène. Notre statut, c'est d'abord celui-ci.. C'est aussi celui de témoins. Ce qu'on raconte, on n'a pas fait que l'écrire, on l'a vécu, on l'a partagé. Ce qu'on vient raconter, avec nos outils, c'est ce qu'on a vu. On vient raconter une rencontre, un lien.

Pouvez-vous nous parler de la scénographie : pourquoi avoir choisi une forme qui s'apparente plus à un dispositif et une installation ? Comment avez-vous pensé et travaillé le rapport au football avec ces ballons usés ?

On s'interroge beaucoup sur les espaces qu'on déploie au plateau, sur leur adéquation avec ce qu'on raconte. La scénographie de *Mineur non accompagné*, qu'on a imaginée avec Marine Brosse, coûte très exactement mille six-cent trente-huit euros, elle est en carton. On aurait pu faire autrement, mais on ne voulait pas construire un décor rutilant pour parler de jeunes gens qui vivent parfois à huit dans une petite chambre humide à cause des infiltrations.

Quand les Mineurs non accompagnés qu'on a rencontrés sont venus voir la pièce à la Comédie de Caen – Centre dramatique national, ils sont montés sur le plateau à la fin du spectacle et ils nous ont demandé s'ils pouvaient repartir avec le décor, on leur a dit oui. C'était un grand moment, très impressionnant, ils se sont ré-approprié les

photos qu'ils avaient prises pour nous, avec des Instax mini, des petits appareils instantanés. Ces photos qu'on a reproduites en grand sur des sortes de coffrages. Elles sont retournées dans le Centre. Par contre, on leur a demandé de ne nous laisser les ballons. Les ballons, on y tient.

Le football est un motif récurrent dans la pièce, le football joue un rôle important dans la vie de nombreux jeunes garçons qu'on a rencontrés. Ils regardent les matchs à la télé, ils jouent dans des petits clubs en France, ils sont appréciés par les entraîneurs parce qu'ils marquent des buts. Le football est un moteur d'intégration dont on a pu observer de nos propres yeux les effets en allant les supporter sur le terrain dès qu'il y avait des matchs. Après, le terrain, c'est aussi un espace où les frontières invisibles peuvent se révéler. Les garçons nous ont raconté le fonctionnement de ce milieu : on les fait monter sur le terrain pour marquer un ou deux buts et après on les remet sur le banc de touche. C'est d'abord les enfants du cru qui doivent occuper le terrain, même s'ils sont plus nuls. Les ballons sur la scène ne sont pas simplement des ballons usés, on les a récupérés dans le premier Centre où on a résidé. Ce Centre a été définitivement fermé l'été dernier, l'association qui en avait la charge s'est retrouvée contrainte de le vendre suite à des problèmes de gestion. Les ballons, ce sont ceux qui ont été abandonnés sur place. Ils ont une aura particulière à nos yeux, ils ont quasiment un statut d'archive, ils portent la mémoire footballistique de ce Centre, la mémoire d'une vie intense qui a existé là, un moment, avant de se disperser, de se poursuivre ailleurs. Ils racontent aussi quelque chose de la précarité matérielle dont on parlait tout à l'heure, celle des Centres d'accueil des MNA, celle avec laquelle s'organise ce qu'on aime appeler une « hospitalité à la française ». On ne peut pas nier qu'elle existe pour certains. On ne doit pas oublier qu'elle laisse de nombreux jeunes exilés sur le carreau, de manière intolérable.

Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel

Entretien réalisé par Alexandre Ben Mrad,
élève dramaturge du Groupe 47 de l'École du TNS,
en janvier 2023



Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel © Alban van Wassenhove

Parcours

Sonia Chiambretto

Autrice d'une dizaine de livres publiés chez l'Arche éditeur, Actes-Sud Papiers, éditions Nous, est également active dans le champ de la performance. Sa voix marque par l'originalité formelle de son écriture et la force et l'engagement de son propos. Elle dit écrire des « langues françaises étrangères ». Multipliant les points de vue en mixant textes de création, témoignages et documents d'archives, elle façonne une langue brute et musicale.

Ses textes ont notamment été mis en scène en France et à l'étranger par Hubert Colas et Rachid Ouramdane. Elle a également collaboré avec Vincent Thomasset, Pascal Kirsch, Dieudonné Niangouna, Kitsou Dubois, Anne Théron... Metteuse en scène, elle crée avec Yoann Thommerel la compagnie Le Premier épisode et signe avec lui la mise en scène de deux spectacles en 2021 : *Îlots* et *Paradis*. Elle publie régulièrement dans des revues (*Sabir, If, TXT, Véhicule, Nioques* ...) et anime des workshops dans des écoles d'art.

Le public strasbourgeois a pu voir le spectacle *Superstructure* en juin 2022, d'après les deux premières parties de *Gratte-Ciel* de Sonia Chiambretto, mis en scène par Hubert Colas.

En novembre 22, quarante-deux artistes en formation dans les quatre sections de l'École du TNS, menés par les élèves metteur-es en scène, s'emparent du texte *La Taïga court* de Sonia Chiambretto pour en proposer 4 versions, 4 visions, présentées au public après 6 semaines de répétitions dans des conditions professionnelles. Les élèves metteur-es en scène Antoine Hespel, Timothée Israël (Groupe 46) et Mathilde Waeber et Ivan Márquez (Groupe 47), créent chacun-e un spectacle : *Anti-atlas* - mise en scène Ivan Márquez, *Image[s] de Terre* - mise en scène Mathilde Waeber, *première cérémonie* - mise en scène Antoine Hespel, *Bleu béton* - mise en scène Timothée Israël.

Derniers titres parus : *Polices !* (L'Arche, 2019) *Gratte-ciel* (L'Arche, 2020), *Supervision* (L'Arche, 2020), *Tu me loves ?* (Filigranes, 2021) *Peines mineures* (L'Arche, coll. *Des écrits pour la parole*, février 2023).

Yoann Thommerel

Poète engagé dans le champ de la performance et de la poésie-action, il met en jeu ses propres textes dans des formes convoquant aussi bien les arts vivants que visuels.

Depuis la parution de *Trafic* aux éditions les Petits matins, créé à la Colline - Théâtre National par Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma, ses textes sont régulièrement mis en scène au théâtre. Il a notamment collaboré ces dernières années avec les metteur-es en scène Vincent Thomasset, Marcial di Fonzo Bo, Élise Vigier, Stanislas Nordey... Dans le cadre d'une résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers en 2016, il crée avec Sonia Chiambretto le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g) régulièrement convoqué pour créer des espaces fictionnels poétiques et frontalement politiques interrogeant les mécanismes d'exclusion et de repli : publications, installations, vidéos, performances... Metteur en scène, il a créé la compagnie Le Premier épisode avec Sonia Chiambretto et signe avec elle la mise en scène de deux spectacles en 2021 : *Îlots* et *Paradis*, actuellement en tournée.

Il publie en revue (*Sabir, Véhicule, Le Bout des bordes, Muscles, If...*) et anime régulièrement des ateliers d'écriture et workshops au sein d'universités, théâtres et écoles d'art.

Derniers titres parus : *Mon Corps n'obéit plus* (Nous, 2017), *Bandes parallèles* (Les Solitaires intempestifs, 2018), *Questionnaire élémentaire* (avec Sonia Chiambretto, Les Laboratoires d'Aubervilliers / g.i.g, 2018), *À la française* (Galerie Duchamp, 2020).

SPECTACLES SUIVANTS

MON ABSENTE

Texte, mise en scène et installation
Pascal Rambert*
28 mars | 6 avril
Salle Koltès

TOUT MON AMOUR

Texte Laurent Mauvignier
Mise en scène Arnaud Meunier
11 | 15 avril
Salle Koltès

L'ESTHÉTIQUE DE LA RESISTANCE

CRÉATION AU TNS

Texte Peter Weiss
Adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault
Avec les artistes du Groupe 47 de l'École du TNS
23 | 27 mai
Hall Grüber

*Artistes associé-es au TNS

DANS L'AUTRE SAISON

Entrée libre
Réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr
(ouverture des réservations 1 mois avant l'événement)

RENCONTRE AVEC BLANDINE SAVETIER*, NATALIE DESSAY ET NANCY NKUSI AUTOUR D'UN PAS DE CHAT SAUVAGE

Animée par Thomas Flagel, journaliste
Sam 4 mars | 14h30 | Librairie Kléber

ÉCOLE DU TNS | BERETTA 68

CARTE BLANCHE

Spectacle conçu par 8 élèves
du Groupe 47 de l'École du TNS
Mer 29, Jeu 30 mars à 20h30,
Ven 31 à 15h et 20h30
Sam 1^{er} avril à 15h et 20h30.
TNS, Salle Jean Laurent

ÉCOLE DU TNS

INTUITION, FRICTION, PAPILLON

PRÉSENTATION D'UN ATELIER DE JEU

Marc Proulx | Avec les élèves du Groupe 47
Mar 28 et Mer 29 mars
Espace Grüber

IMMERSIONS THÉÂTRALES 16-25 ANS SPECTACLE DE LA TROUPE AVENIR #7

Iannis Haillet et Florence Albaret
Ven 21 avril | 20 h
Sam 22 avril | 15 h et 20 h
Espace Grüber